

JEAN-LUC CORREARD

LA TRILOGIE CATHARE



TOME 2

LE SECRET DES BONSHOMMES

ROMAN

Durant quelques secondes, les traits d'Adélaïde se déformèrent sous la douleur, avant que son visage n'affiche la plénitude d'un repos supposé éternel. Gilbert, un instant désespéré, quitta son assise de pierre, s'approcha de la défunte, observa une dernière fois son regard et lui ferma les yeux. Mû par un soudain mélange de respect et de compassion, il la souleva doucement puis, la déposa sur une dalle, avant de disposer son corps comme il l'avait vu naguère sur certains gisants. Il ramassa son médaillon et sans vraiment savoir pourquoi, l'accrocha au poignet de la vicomtesse avant d'achever son étrange rituel par une courte prière.

Adélaïde de Burlais n'était plus de ce monde et pour le chevalier, l'heure n'était plus à la réflexion ni à la componction. Il lui fallait rapidement analyser la situation et lui trouver une issue, avant d'être trop affaibli et de fait, condamné à une mort aussi lente que certaine. Dans un premier temps, il compta le nombre de torches allumées et celles en réserve. Il estima qu'en réduisant la lumière au strict minimum, il pourrait s'éclairer environ deux jours. Ensuite, il observa la salle et les galeries adjacentes. En cette fin décembre, l'humidité pénétrait partout au travers des parois et il en déduisit qu'il pourrait trouver un filet d'eau lui permettant de survivre trois à quatre jours. Pour finir, il s'engagea dans l'un des couloirs avec l'espoir que Simon de Montfort, grisé par sa récente victoire, ait oublié de verrouiller une des trappes donnant accès aux tours. Afin de ne pas se perdre dans ce dédale naturel, il décida d'improviser un système de repérage fait de flèches et de croix gravées par la pointe de son épée à chaque croisement de galeries. Après des heures de recherche, il parvint enfin sous l'une des trois fortifications du château, mais comme il

le craignait, l'orifice en était condamné. Une seule satisfaction pour compenser cette désillusion, une poche d'eau, alimentée par une faille dans la roche, lui permit d'étancher sa soif. Épuisé et à court d'idées, il décida de retourner dans l'excavation principale et de dormir quelques heures au pied de la défunte vicomtesse.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit immédiatement que les deux flambeaux qu'il avait allumés étaient en passe de s'éteindre. Il bondit sur ses jambes, en alluma rapidement un autre de manière à ne pas se retrouver dans la pénombre puis, regarda quelques secondes le corps d'Adélaïde. Après des heures dans le froid, le visage de la femme avait pris un teint cireux tandis qu'un halo de fumée, émanant des torches maintenant éteintes, enveloppait en partie ses traits. Gilbert ôta sa cape frappée du symbole de la croisade et en recouvrit le corps, avant de faire demi-tour pour poursuivre son exploration. Il emprunta une galerie qu'il n'avait pas encore visitée, grava quelques repères, avant de s'arrêter brusquement et de rebrousser chemin pour rejoindre la salle principale. Une fois sur place, il alluma une autre torche, éteignit celle qu'il avait en main, la déposa sur un support et recula pour observer le trajet de la fumée. Comme précédemment, l'émanation noirâtre monta vers le plafond, longea la voûte puis descendit lentement, apparemment attirée par la dépouille de la vicomtesse. Gilbert afficha soudain un sourire satisfait. Depuis qu'il avait entamé son périple, il était convaincu que les vicomtes de Cabaret n'avaient pas été assez stupides pour ne pas avoir prévu une échappatoire dans le cas où les trois tours de leur citadelle seraient investies simultanément par des troupes ennemies. Délicatement, il déposa le corps d'Adélaïde sur le sol puis, utilisant son épée comme un burin, brisa les amas de

calcaire qui scellaient la pierre. Au bout de deux heures d'efforts, il put enfin dégager la dalle pour découvrir un passage d'où émanait la lumière du jour. Sans attendre, il lança son arme dans l'ouverture avant de se suspendre à la paroi puis de se lâcher pour atterrir trois mètres plus bas. En cette journée d'hiver, la clarté était intense et après des heures passées dans la pénombre, il lui fallut quelques secondes pour s'y accoutumer. Il parcourut les quelques mètres le séparant de l'orifice de la caverne et découvrit alors, les contreforts de la citadelle de Lastours complètement enneigés.

Gilbert s'avança prudemment sur le manteau blanc puis, bifurqua sur sa droite afin de trouver refuge sous l'amas de buissons le plus proche. De ce poste d'observation improvisé, il put apercevoir l'entrée de la tour Cabaret devant laquelle, deux soldats croisés transis de froid, montaient la garde. Visiblement, le légat Amaury, Simon de Montfort et leur puissante escorte de cavaliers n'avaient pas encore repris la route de Carcassonne. Un instant, il songea à retourner dans la forteresse afin de narrer ses déboires à l'archevêque et tenter de tirer cette histoire au clair. Cependant, après réflexion, il jugea plus sage de se tenir provisoirement à l'écart des caciques de la croisade et d'atteindre au plus vite la lisière de la forêt. Par bonds successifs rapides, il passa de buisson en buisson et une fois à l'abri des arbres tenta de se repérer. Depuis l'échec militaire de l'année précédente, il savait que les trois tours étaient construites dans un axe nord sud. Cabaret se trouvait sur sa droite, Quertineux sur sa gauche tandis que le soleil avait légèrement dépassé cette dernière pour poursuivre sa route vers l'ouest. Il en déduisit qu'il se trouvait à l'est et qu'il était un peu plus de midi. Affamé et grelottant de

froid, il s'enfonça dans les bois pour essayer de trouver un abri et de quoi se rassasier. Après une demi-heure de marche dans la neige épaisse, il arriva en vue d'une cahute de berger apparemment abandonnée. Certes, comme elle le faisait depuis des mois, dans le but d'isoler le château de Lastours, l'armée de Rome avait ravagé les environs en réquisitionnant le bétail, en arrachant les vignes et les arbres fruitiers, en brûlant les habitations, les récoltes et accessoirement les autochtones. Afin d'échapper à cette folie meurtrière, nombre de malheureux paysans et villageois avaient fui pour trouver refuge dans la forêt. Aussi, par prudence, Gilbert décida de se dissimuler et d'observer de loin cette tanière improvisée. Contrairement à son intuition et après quelques minutes de veille, il vit en sortir un homme vêtu de peaux de bêtes. L'individu leva les yeux vers le ciel, sembla un instant humer l'air, avant de lui tourner le dos pour prendre la direction du sud. Lorsque la silhouette eut disparu, le chevalier sortit de sa cachette et se dirigea rapidement vers la hutte, sûr d'y trouver quelque détritius à manger. Il écarta le panneau de bois, parcourut d'un œil rapide la seule pièce à vivre, avant d'apercevoir les restes d'un repas laissés au fond d'une écuelle. Il s'approcha du plat, avala goulûment quelques bouchées et sentit soudain la pointe d'une épée se poser au niveau de son dos.

- Auriez-vous l'extrême amabilité de détacher votre fourreau et de le déposer au sol, lança une voix inconnue. De la main gauche je vous prie, Messire.

Gilbert exécuta l'ordre d'un geste lent, avant d'essayer de tourner la tête afin d'apercevoir son agresseur.

- Pas encore repris l'homme d'un ton calme, j'aime savoir à qui j'ai à faire. Qui êtes-vous et que faites-vous seul au milieu de cette forêt ?

- Je m'appelle Gilbert et j'ai fui le château de Lastours avant que Pierre de Cabaret ne remette la forteresse au comte de Montfort et aux hiérarques de la croisade.

- Vous êtes trop richement vêtu pour être un routier, un simple soldat, ou encore un Cathare, alors, Messire, à qui ai-je l'honneur ?

- Je suis un faydit, un des rares rescapés du massacre de Béziers. Après ce désastre, j'ai combattu à Carcassonne auprès du seigneur Trencavel puis, à la chute de la cité, j'ai mis mon épée au service du vicomte Guilhem de Minerve. La nuit précédant la reddition du château, je me suis échappé avec quelques compagnons de manière à poursuivre la lutte, ici même, à Cabaret. La suite évidemment, vous la devinez.

- Pour un combattant aguerrri, vous me semblez bien imprudent, Messire. Vous devriez savoir que l'on n'approche jamais un gibier dans le sens du vent, pas plus qu'on ne laisse en évidence ses traces de pas dans la neige.

- Je ne m'attendais pas à trouver âme qui vive en un endroit aussi isolé. Puis-je me retourner.

- Vous pouvez maugréa l'inconnu en reculant d'un pas.

Lavaur, début janvier 1211

Dame Guiraude de Laurac était une fervente chrétienne qui appliquait à la lettre les préceptes religieux, édictés naguère par le Christ. Aussi, en cette période troublée, offrait-elle son hospitalité aux exclus, aux blessés

et aux indigents et ce, quelles que soient leurs croyances, leur origine leur fortune ou la raison de leur présence en Occitanie. Sans poser de questions inutiles, elle ordonna que l'on s'occupe de Bertrand, des chevaux puis, commanda que l'on conduise Gilbert dans ses appartements privés et que l'on convoque sur le champ son herboriste patenté. Alors que la noble dame finissait d'ôter les bandages, le savant homme fit son entrée dans la chambre. Il salua les présents d'une simple inclination de la tête puis, il examina consciencieusement le blessé et observa d'un œil perplexe la brûlure.

- J'ignore, Messire, dans quelles circonstances vous avez contracté une telle blessure, car il me semble extraordinaire que votre nez, votre bouche et vos yeux ne soient que partiellement touchés.

- Un accident stupide en fait, marmonna Gilbert, en simulant la souffrance. Mon ami Bertrand et moi-même étions très fatigués, affamés et le peu de vin que j'ai consommé m'a complètement assommé. Je suis tombé la tête la première dans le feu et par pur réflexe, sans doute ai-je mis mes mains, heureusement gantées, sur mon visage.

- Vous avez eu une chance inouïe, d'autant que vos brûlures, quoique très impressionnantes n'en sont pas moins superficielles et d'ici deux semaines, vous aurez recouvré un visage à peu près semblable à l'original. Je vais vous appliquer un onguent à base d'huile rouge, un remède très efficace obtenu par la macération des fleurs de millepertuis ou plante de Saint-Jean si vous préférez. Il atténuera vos douleurs et facilitera la cicatrisation.

- Je vous remercie de vos bons soins, Messire, mais, hélas, nous avons fui la citadelle de Lastours juste avant sa reddition et actuellement je ne suis pas en mesure de vous rétribuer.

- C'est sans importance, chevalier, intervint dame Guiraude. Je ne saurais laisser mon prochain dans le besoin ou dans le tourment. Je prendrai donc le coût de vos soins à ma charge.
- Je vous remercie infiniment pour votre grande charité, Madame, j'espère avoir un jour l'occasion de vous prouver toute l'étendue de ma gratitude.

Alors que l'herboriste quittait la pièce afin de préparer sa potion, Dame Guiraude s'approcha de Gilbert, un récipient d'eau tiède à la main et commença délicatement à nettoyer ses plaies. Le jeune chevalier, voulant apitoyer sa bienfaitrice, simula quelques grimaces de douleur avant d'essayer d'entamer avec elle une conversation courtoise.

- Sommes-nous de nombreux partisans de la vraie foi à avoir trouvé refuge dans votre cité, Madame ?
- J'ignore ce que vous entendez par partisans de la vraie foi, Messire. En ce qui me concerne, tout individu qui se conforme aux préceptes de bonté, d'humilité et de compassion vis-à-vis de son prochain est dans la vérité. Le reste n'est que balivernes de religieux rigides et de prêcheurs fanatiques.
- Je faisais allusion à tous les gens que l'armée de Rome poursuit de sa hargne, les Cathares évidemment, les faydits ou encore les partisans du comte Raymond VI.
- Beaucoup de croyants ont trouvé refuge à Lavaur, un abri bien illusoire d'ailleurs, car nous disposons pour seule défense d'une dizaine de chevaliers et de quelques faydits survivants des batailles précédentes.
- Vous ne pensez tout de même pas résister à Simon de Montfort avec un effectif aussi dérisoire.
- Évidemment ! Mais pourquoi les croisés nous attaqueraient-ils ? Nous sommes des sujets du comte de

Toulouse et sauf erreur de ma part, Raymond VI et messire de Montfort, tous deux vassaux du roi Pierre sont maintenant des alliés.

- Ils l'étaient, Madame, cependant l'intriguant archevêque qui dirige cette croisade a si bien manigancé auprès du Saint-Père que ce dernier a rétabli l'excommunication prononcée contre le Toulousain. De fait, messire de Montfort a désormais toute latitude pour se livrer à des opérations militaires sur les terres de son comté.

- Vous êtes un faydit bien étrange, Messire. Comment pouvez-vous être au fait des décisions papales ainsi que des dessins des hiérarques de la croisade ?

- De la manière la plus simple qu'il soit, Madame. Après avoir quitté Lastours, nous nous sommes rendus à Carcassonne où Bertrand compte encore quelques amis. L'un d'entre eux, habitué des couloirs du château, nous a fait part de ces projets.

- C'est là une information de la plus haute importance, Messire, je vais donc vous laisser aux bons soins de mon guérisseur et prendre sur-le-champ les mesures qui s'imposent.

Dame Guiraude quitta la pièce au moment même où l'herboriste achevait la préparation de ses potions. L'homme étala d'abord un mélange visqueux et rougeâtre sur le visage de son patient avant d'enduire des bandelettes d'une crème que Gilbert pensa être des blancs d'œufs battus en neige. Une fois les pansements solidement fixés, il inspecta son œuvre avant de s'adresser au jeune chevalier.

- Voilà, Messire, les soins sont terminés, du moins pour le moment. Je repasserai demain avant midi afin de changer vos bandages et entre-temps, je vous conseille vivement

d'éviter de vous exposer au soleil et ce au minimum durant trois ou quatre jours. Souffrez-vous toujours ?

- Un peu ! Je ne ressens plus la douleur très violente de cette nuit, mais ce mal lancinant est assez pénible à supporter. Fort heureusement, je commence à recouvrer la vue.

- Nous allons tâcher d'arranger tout cela, Messire. Je vais de ce pas me rendre chez une amie, une sorte de consœur si vous préférez. Une femme capable de couper le feu par des incantations mystérieuses. Si tout se passe comme prévu, vos douleurs devraient disparaître au coucher du soleil. En revanche, il me faut lui donner a minima votre prénom et si vous la connaissez, votre année de naissance.

Gilbert n'était pas un inconditionnel de ce que l'on qualifiait à l'époque, et parfois même encore de nos jours de sorcellerie. Cependant, nécessité faisant foi et dans le but de ne pas perturber des travaux tant salvateurs qu'occultes, il décida d'associer dans un ordre qu'il jugea chronologique ses deux prénoms.

- Je m'appelle Gilbert Roger, lança-t-il à la volée et je suis né en l'an 1185 de notre Seigneur Jésus-Christ.

- Un bien curieux prénom et une manière tout aussi particulière de formuler votre date de naissance.

- Un reliquat de ce que m'avait enseigné ma défunte mère, une fervente chrétienne, aussi dévouée à son prochain que dame Guirade. Quant à ce curieux prénom, comme vous le qualifiez, elle n'a jamais pris le temps de m'en expliquer l'origine.

- Qu'importe Chevalier, je me prénomme bien Hannibal et à ma connaissance, aucun de mes ancêtres n'a franchi les Alpes à dos d'éléphant pas plus qu'ils n'ont assiégé Rome naguère. Nos parents ont parfois de bien étranges inspirations.

- C'est indéniable, toutefois, ce prénom peu chrétien ne m'empêche nullement de vous être redevable de vos bons soins.

- Ne vous mettez pas martel en tête pour si peu, Messire. Dame Guirade me rémunère grassement et dans le commerce, il convient de rester pragmatique. Un client qui paye, quelles que soient ses convictions religieuses ou politiques est un bon client. De fait, toute autre considération devient superfétatoire.

- Vous êtes un homme réaliste, une espèce rare par les temps qui courent, notamment depuis le début de cette croisade en Occitanie.

- La guerre, il est vrai, engendre chez les opprimés un besoin de cohésion, de solidarité et parfois même un certain fanatisme. Cela dit et comme toujours depuis le début de l'histoire de l'humanité, elle s'arrêtera bien à un moment donné et l'ordre immuable reprendra ses droits. Les puissants domineront à nouveau les faibles et tout redeviendra comme avant.

- Dois-je en conclure que vous n'êtes ni Chrétien ni Cathare ?

- Disons plus exactement que je n'ai d'a priori contre personne. Je m'occupe de mes affaires à tous les sens du terme et cela me paraît amplement suffisant. Je vais devoir vous laisser, Messire, le soleil décline rapidement et si vous souhaitez passer une nuit agréable, mon amie doit accomplir son rituel avant le crépuscule. À demain !

Gilbert regarda l'herboriste s'éloigner tout en se disant qu'il pourrait peut-être s'en faire un allié. En cas de grand danger, un homme pragmatique tel qu'Hannibal pourrait sans doute être retourné et si son intérêt l'exigeait, servir la cause des croisés. Il décida cependant d'attendre un

moment plus favorable et de profiter de son camouflage pour inspecter les défenses de la cité. Lavaur était pourvue d'un château, d'une enceinte fortifiée sur trois faces, la quatrième étant protégée par le ravin naturel de l'Agout. La position n'était certes pas imprenable, mais en cette période hivernale, les croisés disposaient d'un effectif réduit et Toulouse se trouvait à tous justes dix lieues (35 km) de la ville. Si pour une fois depuis le début de cette guerre, Raymond VI savait faire montre de courage et d'initiative, il pourrait aisément prendre les troupes de Simon à revers et leur infliger une cuisante défaite, qui changerait probablement le cours de l'histoire. Gilbert parcourait les alentours de la muraille, lorsqu'il aperçut Bertrand parmi un groupe d'une dizaine d'hommes, se dirigeant vers les écuries. Il interrompit immédiatement sa prospection et décida de rejoindre son nouvel ami pour se mettre en quête d'informations. Son compagnon de voyage l'accueillit avec un sourire goguenard.

- Vous êtes un peu plus présentable que la nuit dernière, chevalier, mais vous êtes encore loin de pouvoir séduire quelques jouvencelles.

- Cela ne saurait tarder, mon ami, cet herboriste semble capable de faire des miracles. Mais où courrez-vous ainsi ? N'avez-vous pas envie de passer enfin une bonne nuit ?

- L'heure n'est, hélas pas au repos, Gilbert. Dame Guiraude a sollicité notre aide pour d'une part, battre le rappel de ses partisans et, d'autre part, conduire une poignée de Bonshommes en sécurité.

- Des Cathares trop compromis, je suppose.

- Pas exactement ! Des parfaits qui doivent évacuer au plus vite un coffre et quelques objets extrêmement précieux.

- De l'or j'imagine. J'espère que vous n'allez pas les conduire vers Toulouse qui, à n'en pas douter, sera la prochaine cible des croisés.

- Je ne puis vous répondre avec certitude, car je ne ferai pas partie de l'escorte. Je dois me rendre au plus vite auprès de messire Aimery de Montréal, le frère de dame Guiraude, afin de solliciter son aide. En revanche, j'ai appris que le convoi doit passer par Toulouse dans le but d'informer Raymond VI que Lavaur est désormais menacée.

- Je serais très honoré d'apporter mon soutien au service de la cause. Acceptez-vous que je vous accompagne ou encore que je me joigne à l'escorte ?

- Nous devons voyager de nuit et dans l'anonymat le plus complet. Compte tenu de votre apparence actuelle, je crains, mon cher Gilbert, que vous ne passiez pas vraiment inaperçu. En revanche, votre expérience du combat pourrait s'avérer précieuse pour préparer la défense de la cité et ce serait là un moyen élégant de vous acquitter de votre dette auprès de dame Guiraude.

- Vous avez raison, Bertrand et je vais de ce pas offrir mon épée et ma compétence à notre bienfaitrice. Nous reverrons-nous, mon ami ?

- Certainement ! Je compte bien être de retour avant l'arrivée des croisés et leur infliger la correction qu'ils méritent. À très bientôt, Chevalier et que Dieu nous garde.

Gilbert salua son compagnon, avant de prendre d'un pas rapide la direction du château. Il traversa la salle des gardes à cette heure déserte, avant de retourner en direction des écuries et d'y pénétrer par une porte dérobée. Il se dissimula derrière des bottes de paille et observa attentivement les préparatifs des cavaliers. Alors que deux jeunes hommes attelaient un quatuor de bovins, un

personnage d'âge avancé et aux poils hirsutes s'approcha d'un râtelier à foin puis, le fit basculer ouvrant ainsi l'accès à une pièce dissimulée. Quelques secondes plus tard, des individus entièrement vêtus de noir, probablement des parfaits cathares, poussèrent hors de la salle un chariot sur lequel trônait un gros coffre richement décoré et bardé de chaînes. Après avoir arrimé l'ensemble à l'attelage, ils retournèrent dans la pièce afin d'en extraire quatre autres coffres de dimensions plus réduites mais visiblement lourds à déplacer. Pour finir, ils dissimulèrent le tout sous des bottes de paille qu'ils recouvrirent d'une toile donnant ainsi à l'équipage l'apparence d'un chargement anodin.

Gilbert quitta les écuries, il en avait assez vu et pour lui, l'heure était venue d'agir. Dans un premier temps, il se rendit en salle du chapitre où dame Guiraude avait réuni ses proches et comme il était d'usage en Occitanie, prenait conseil auprès de ce cénacle de sages. Il écouta d'une oreille distraite la fin du discours fleuve d'un pacifiste qui, après avoir rappelé à l'assemblée la chute de Béziers, de Carcassonne et de toutes les forteresses et bastides Trencavel, suggérait d'emprunter la voie de la sagesse par une soumission négociée de la cité à l'armée ennemie. Comme il se doit, un belliqueux enfourcha aussitôt son cheval de bataille, afin de secouer les consciences et de remémorer, d'une autre manière, le passé. Beaucoup de ces citadelles avaient été entièrement pillées et outre le fait que les sympathisants cathares en avaient été exterminés, beaucoup d'innocents avaient payé de leur vie ce qu'il dénommait une prévarication de certaines élites. Il souligna avec vigueur qu'en cette période hivernale, Simon de Montfort se trouvait en position d'infériorité numérique. De fait, attaquer Lavour, avec un effectif aussi réduit et loin de

ses bases, pouvait permettre d'infliger à cet arrogant personnage venu du nord, une défaite susceptible d'endiguer les ardeurs vindicatives de Rome et des monarches européens. Dame Guiraudé écouta arguments et contre-arguments, éloges et diatribes avant de s'adresser au plus âgé de ses chevaliers.

- Messire Gauthier l'interpella-t-elle de sa voix douce, mon devoir, vis-à-vis du Tout-Puissant et de mes sujets reste de préserver autant que faire se peut la paix dans cette cité. Que préconisez-vous donc, face à cette délicate situation.

- Je pense, Madame, et ce depuis le début des hostilités, que le véritable objectif de la croisade n'est pas de débarrasser nos terres de ce que les envoyés de Rome qualifient de peste cathare. Je reste convaincu que leur véritable but est de prendre le contrôle de l'Occitanie et de servir ainsi leurs intérêts économiques et politiques en mettant à notre tête et en manipulant en sous-main, un homme de paille, en l'occurrence, le comte de Montfort. Nos grands seigneurs, leurs vassaux et leurs alliés, auraient dû se liguer dès le début de cette agression étrangère, ce qui nous aurait épargné bien des souffrances et cette immonde boucherie. Aujourd'hui, le Très-haut nous offre une occasion unique de vaincre ce maléfice. Aussi, en application des lois féodales, je vous suggère de solliciter l'aide de notre suzerain le comte de Toulouse et celui de tous ses vassaux, y compris le comte Ramon de Foix.

- Très bien, Messire, mais en pareil cas, quels seraient les effectifs en présence ?

- Il me paraît prématuré d'en donner une évaluation précise, Madame. Toutefois, nous savons que messire de Montfort dispose actuellement d'un millier d'hommes et selon nos informateurs, une quantité équivalente de pèlerins allemands chemine actuellement en direction de

Carcassonne. En ce qui nous concerne, et en admettant que tous les seigneurs concernés se décident à intervenir, nous pourrions opposer aux forces ennemies environ dix mille hommes, soit un rapport de cinq contre un.

- Vous nous suggérez donc une solution militaire plutôt que la voie diplomatique, très bien. Je souhaite néanmoins que les membres de cette assemblée entérinent cette option par un vote à main levée.

La rancœur due aux humiliations et aux souffrances endurées depuis un an et demi permit aux partisans de la manière forte d'emporter la décision. Dans les minutes qui suivirent, Dame Guirade mandata deux équipes de messagers, l'une pour gagner Toulouse au plus vite et l'autre pour se rendre en terre de Foix. Gilbert, ayant réuni suffisamment d'informations, profita de l'animation soudaine pour s'éclipser de la salle et se mettre en quête de l'herboriste. La nuit était maintenant complètement tombée et Hannibal, terré au fond de son échoppe, à l'abri des regards indiscrets comptabilisait ses prébendes de la journée. L'arrivée aussi silencieuse qu'impromptue de son patient déclencha chez l'homme une réaction de peur immédiatement suivie des symptômes de la mauvaise humeur.

- Vous avez une façon bien cavalière de vous inviter chez les gens, Messire Gilbert. Je pensais pouvoir m'attendre à un peu plus d'élégance de la part d'une personne de votre qualité.

- Je vous prie de me pardonner cette intrusion nocturne, Messire Hannibal, mais il me fallait vous rencontrer au plus vite et de manière la plus discrète possible.

- Vous êtes décidément un partisan de la cause cathare bien étrange, chevalier. Vous vous présentez chez nous avec une

blessure pour le moins étonnante et voilà que le jour même, vous éprouvez le besoin de me contacter dans le plus grand secret. Je suis un homme honnête, je gagne mon pain en soulageant mon prochain et pour être franc, je ne comprends pas la raison de tous ces mystères, car personnellement, je n'ai rien à cacher.

- Je n'avais nullement l'intention de vous offenser, pas plus que de mettre en doute votre moralité, Messire. Toutefois, certaines situations exigent une prise de décision rapide. Vous m'avez accueilli et soigné, je sors à l'instant du château où, Dame Guirauda, semble-t-il, opté pour la guerre, il était bien naturel que je vous en avertisse.

- Je vous en sais gré, Gilbert, mais en quoi cela peut-il me concerner ?

- Vous savez comme moi ce qu'il est advenu de Béziers, de Carcassonne et de toutes les autres forteresses de montagne. Que se passera-t-il, selon vous, lorsque les croisés investiront la ville ?

- Vous allez bien vite en besogne, mon cher. Encore faudrait-il que Simon de Montfort parvienne à s'emparer de Lavaur.

- Il y parviendra, croyez-moi, car le comte reste un redoutable stratège et de surcroît, l'archevêque Amaury dispose de moyens financiers et humains quasiment illimités. Hélas pour nous, tout n'est à présent qu'une question de temps.

- Vous n'êtes pas très optimiste pour un preux chevalier. Admettons cependant que vous ayez raison. Que préconisez-vous ?

- Je n'ai jamais mélangé l'optimisme béat et le pragmatisme pour reprendre votre expression. Simon de Montfort a des visées hégémoniques sur l'Occitanie, c'est un fait. Cependant, les soudards qui l'accompagnent se moquent

comme d'une guigne des enjeux politiques et économiques de cette guerre. La seule chose qui les intéresse est de s'enrichir en se payant sur la bête, si j'ose dire. En clair, piller les villes, voire assouvir leurs plus bas instincts en s'en prenant aux populations civiles.

- C'est, hélas une constante en tout lieu et dans toutes les guerres, mais qu'est-ce qu'un personnage aussi insignifiant que moi peut bien y faire ?

- Si vous ne voulez pas que les loups dévorent votre troupeau, soit vous les combattez, soit vous les orientez vers une autre proie.

- Ce qui veut dire en clair ?

- À l'heure où nous parlons, un chariot faiblement escorté, chargé de plusieurs cassettes remplies d'or et d'un coffre chaîné contenant probablement des biens encore plus précieux quitte Lavaur pour se rendre à Toulouse. J'ai tout lieu de penser qu'il transporte, dans le plus grand secret, le mystérieux trésor des Cathares. Imaginez un instant, Hannibal, que vous soyez à la place du légat Amaury et que l'on vous rapporte une pareille nouvelle. Que feriez-vous ?

- Je l'ignore, je ne suis pas un stratège et je n'ai pas la moindre idée de ce que représente cet hypothétique trésor.

- Moi oui, car je viens de le voir. Selon mon estimation, il permettrait au comte Raymond VI de payer plusieurs milliers de routiers et autres mercenaires du même acabit durant plusieurs années. Autrement dit, si j'étais à la place de l'archevêque, j'enverrais immédiatement une avant-garde avec pour mission d'intercepter ce convoi et parallèlement, j'ordonnerais à l'armée de se diriger vers Toulouse afin d'empêcher Raymond VI de s'emparer de ce trésor qui lui permettrait d'étoffer sa défense voire de préparer une riposte.

- Vous venez de me tenir un discours dithyrambique sur le savoir-faire militaire du comte de Montfort. En pareil cas, qu'est-ce qui empêcherait cet Alexandre le grand des temps modernes de prendre d'abord Toulouse puis, de revenir conquérir Lavaur ?

- Toulouse n'a rien de commun avec Carcassonne, Béziers et les autres cités jusque-là vaincues. C'est une énorme ville, bien fortifiée et solidement défendue. De Montfort ne pourra pas la prendre, car il souffre actuellement d'un manque d'effectifs et d'argent. En revanche, il obéit aveuglément à l'archevêque qui lui, se pense investi d'une mission divine. Vous pourriez faire d'une pierre deux coups en vous attirant la protection du prélat tout en rendant service à notre cause.

- Tiens donc ! Et comment cela ?

- Tout bonnement en vous rendant à Carcassonne, enroulé dans la toge immaculée du fervent chrétien. De la sorte, vous pourriez informer Arnaud Amaury de l'existence de ce butin et de sa destination finale. Ainsi, pendant que les croisés se casseraient les dents sur Toulouse, nous pourrions constituer, ici même, une armée suffisamment puissante pour les prendre à revers et les écraser une bonne fois pour toutes.

- En résumé, vous envisagez de leur tendre un piège. L'idée n'est pas stupide, mais pourquoi ne pas faire la démarche vous-même ?

- Parce que je suis un faydit doublé d'un renégat. Au début de cette guerre, lorsque les croisés ont envahi mes terres, j'avais fait allégeance au comte de Montfort. Depuis, j'ai repris les armes contre lui et donc, me rendre à Carcassonne équivaldrait à me faire condamner à une pendaison immédiate.

- Je vois, mais au final, qu'est-ce que j'y gagne ?

- Mais tout mon ami. Soit le plan fonctionne comme prévu, nous écrasons l'ennemi et vous passerez auprès de nos coreligionnaires pour un héros. Soit, de Montfort persiste dans son projet de prendre Lavaur en priorité. Dans ce cas, la ville tombera probablement, mais vous ne risquerez rien, car vous pourrez vous placer sous la protection de l'archevêque.

- Il reste une troisième possibilité que vous n'avez pas envisagée. Les croisés assiègent Lavaur, le comte Raymond et ses vassaux les prennent en tenaille et les défont. Dans cette hypothèse je deviens un traître et vous imaginez ce qui m'attend.

- Votre supposition est peu probable. Raymond VI nous a prouvé à de multiples reprises qu'il préférerait intriguer auprès des grands seigneurs, voire si nécessaire auprès du pape plutôt que de se risquer à une confrontation armée avec les croisés. Néanmoins, ce cas de figure n'étant pas à exclure, il me conforte dans mon idée que seul l'archevêque doit en être informé. Il est le légat de Rome et en conséquence, nul ne s'avisera à s'en prendre à son intégrité physique et en ce qui concerne le prélat, conscient de l'atout que vous pourriez représenter, il ne parlera jamais.

- Admettons que j'accepte de servir la cause pour reprendre votre expression. Comment pourrais-je approcher Arnaud Amaury sans me faire trucider ?

- Rien de plus simple, car nous avons un allié dans la place. Lorsque vous atteindrez Carcassonne, vous demanderez à rencontrer maître Gauvin, un menuisier dont mon compagnon Bertrand fut naguère le précepteur. L'homme a ses entrées au château et si vous lui expliquez adroitement le but de votre visite, il vous conduira sans délai auprès de l'archevêque.

- Très bien ! Puis-je disposer d'un peu de temps pour réfléchir ?

- Évidemment ! Cependant, pour la crédibilité de l'entreprise, il serait préférable que vous parliez au légat le plus rapidement possible. Certes, il y a peu de chance que ses soldats s'emparent du chariot, mais si d'aventure ils interrogeaient des gens sur l'existence d'un convoi, il serait souhaitable que certains d'entre eux se souviennent de son passage récent.

Hannibal, l'air particulièrement absorbé ramassa ses dividendes de la journée, avant de gagner une pièce mitoyenne pour aller les dissimuler. Gilbert, convaincu que son argumentaire avait fait mouche, quitta discrètement la maison de l'herboriste et alla se tapir quelques mètres plus loin dans la pénombre. Comme il s'y attendait, Hannibal, un baluchon assez volumineux sur les épaules, sortit de sa demeure moins d'un quart d'heure plus tard pour gagner l'enclos à chevaux et atteler une monture. Le jeune chevalier était satisfait, le piège semblait avoir fonctionné, il lui fallait désormais, en attendant l'arrivée de l'armée des croisées, trouver une faille dans la défense de la cité. Toutefois, comme le dit l'adage, à chaque jour suffit sa peine et ce soir-là, Gilbert, passablement fatigué, décida de retourner dans les appartements de dame Guiraude et de se coucher.

Lavour au même moment

Gilbert sauta de son lit alors que le soleil atteignait quasiment son zénith. Le traitement d'Hannibal, conjugué aux incantations mystérieuses d'une inconnue, avait neutralisé la douleur et il avait enfin passé une excellente

nuit. Dans un premier temps, il s'habilla, fit un rapide détour par les cuisines où il avala un bol de lait chaud et un peu de charcuterie, avant de se mettre en quête de dame Guiraude. Il parcourut les différentes parties de la bâtisse et parvenu aux écuries, il apprit que la châtelaine effectuait, en compagnie d'un sergent d'arme, un tour complet de la ville. Gilbert quitta donc les lieux pour se rendre jusqu'aux murailles, où il retrouva sa bienfaitrice en grande conversation avec un aréopage de soldats, de chevaliers et de maîtres compagnons. La femme semblait inquiète et écoutait les recommandations aussi nombreuses que diversifiées. Sur la face principale de la muraille, une partie de la courtine menaçait de s'effondrer, tandis qu'à l'arrière, coté falaise, un muret taillé à même la roche et qui dissimulait une poterne, venait d'être emporté par les dernières pluies. Il convenait donc de pallier au plus tôt les défaillances du système de défense et ce, avant que les éclaireurs ennemis s'approchent, afin d'évaluer l'efficacité du dispositif. Comme il se doit, les tailleurs de pierre proposaient un démontage de la courtine suivi de sa reconstruction dans les règles de l'art. Argument aussitôt contredit par les maîtres charpentiers qui, mettant en avant le facteur temps, préconisaient la mise en place d'un étayage de soutènement. Dame Guiraude, qui venait d'apercevoir Gilbert, l'invita à s'immiscer dans la conversation. Le jeune homme écouta les justifications des uns et des autres, avant de proposer une issue diplomatique à la situation. En ce qui concernait la courtine, il abonda dans le sens des charpentiers. Le temps était en effet compter et mieux valait la renforcer par des étais. Pour la poterne en revanche, il lui paraissait souhaitable de l'empierrement, afin que les croisés ne puissent y avoir accès soit en brûlant la porte, soit en la défonçant à coups de

bélier. La proposition obtint aussitôt le consensus des parties et chacune, ayant reçu une part équitable du gâteau, se retira satisfaite. Gilbert aussi se sentait comblé. En quelques minutes de palabres, il venait de créer une faille dans le dispositif de Lavaur et cela, avec l'aval de dame Guiraude, d'éminents spécialistes et de ses chevaliers. Pour donner le change, il poursuivit l'inspection des murailles puis, midi ayant sonné, tout le monde regagna le château afin de se rassasier.

Aux environs d'Avignonnet, deux jours plus tard.

Le lourd chariot avait quitté Toulouse aux aurores et rejoint la trentaine de routiers qui attendait à quelques lieues de la ville. Le diacre cathare, Benoît des Termes, était satisfait. Comme il s'y était engagé, il avait rencontré Raymond VI et lui avait transmis, in extenso, le message de dame Guiraude. Ce dernier, bien sûr, l'avait assuré qu'en tant que suzerain, il accomplirait son devoir féodal et volerait, le moment venu, au secours de la cité vassale. Benoît avait remercié le comte et à cette heure, l'esprit soulagé, il discutait avec le jeune Sixte du subterfuge que le jeune homme avait imaginé, pour tromper les croisés. Le convoi cheminait au cœur de la forêt, au rythme de l'équipage de bovidés, lorsque l'un des routiers aperçut au loin un cavalier. L'homme, un de ceux qui avaient escorté le trésor jusqu'à sa nouvelle cachette arrêta sa monture à la hauteur du chariot.

- Le piège semble avoir fonctionné, Messire, déclara-t-il à Sixte l'air triomphant.
- Où sont-ils et combien sont-ils ?
- Une quarantaine d'hommes à environ deux lieues d'ici. Un groupe d'une dizaine de cavaliers et un moine sont cachés dans la forêt, un peu en avant du barrage, afin d'empêcher toute tentative de repli. Dix autres filtrent tous les passages et le reste, se tient en retrait dans le cas où un effronté tenterait de le forcer.
- Parfait ! Rejoignez l'autre groupe et approchez-vous au plus près des hommes qui verrouillent leur dispositif. Au moment où ceux du barrage nous arrêteront, vous passerez à l'attaque. Ne faites aucun prisonnier.

Le routier afficha un large sourire complice. C'était un ordre qu'il comprenait et surtout, comme il les aimait. Il éperonna son cheval et quelques instants plus tard, disparu au milieu des arbres. Sixte distribua le reste des consignes, sept mercenaires, armés d'arcs et de flèches allèrent se dissimuler sous la toile qui recouvrait le chariot. Pendant ce temps, le jeune homme et quatre de ses complices enfilèrent une tunique noire à peu près identique à celle que portaient les Cathares. Pour finir, le reste de la troupe reçut comme directives de se tenir en retrait et de prendre, le moment venu les cavaliers et le moine à revers. Un bémol cependant à la joie collective, le religieux et a minima deux cavaliers, devaient pouvoir s'enfuir.

À la sortie d'une courbe, Sixte aperçut, à une trentaine de pas, le petit groupe de soldat qui contrôlait le passage. Le sergent d'arme qui semblait les commander avançait, tira son épée et leur intima l'ordre de quitter le sentier et de mettre pied à terre. Dans l'instant qui suivit,

des cris fusèrent en aval, tandis qu'une volée de flèches s'abattait sur les croisés. Les cavaliers et le moine, tapis dans la forêt, tentèrent de venir au secours de leurs infortunés camarades, mais à leur tour pris en tenaille, ils cédèrent sous le nombre et seuls deux d'entre eux et le religieux trouvèrent leur salut dans la fuite. Comme il se doit, les routiers partagèrent chevaux, armes et autres biens devenus inutiles à leurs défunts propriétaires, avant de remonter en selle et attendre la suite. Sixte escorta Benoît jusqu'aux abords d'Avignonnet puis, fit demi-tour pour rejoindre ses compagnons d'armes et prendre la direction de Montgey. Ce qu'il ignorait, à ce moment-là, était que le moine Albéric, frustré par cette défaite, allait se montrer un redoutable prêcheur dont la faconde pèserait lourdement sur la suite de l'histoire.

Arnaud Amaury accueillit la nouvelle avec détachement. Le trésor supposé des Cathares lui avait filé entre les doigts, néanmoins il n'y avait pour lui aucune raison de s'inquiéter. À terme et il en était désormais convaincu, l'Occitanie serait irrémédiablement vaincue et il finirait bien par mettre la main sur ces coffres dont lui-même et l'Église avaient tant besoin. Il indemnisa grassement les deux survivants puis, les congédia pour passer à des affaires plus urgentes. L'armée devait se mettre en marche dès l'arrivée des renforts. Il lui fallait donc convaincre Hannibal de retourner à Lavour, afin de lui servir d'intermédiaire. Comme il le faisait depuis qu'il s'était installé au château, il fit tinter sa clochette et dans l'instant qui suivit, le jeune Louis fit son entrée dans la pièce. Les ordres de l'archevêque étaient simples. Le jeune homme devait se rendre à l'auberge avec un sac d'or, faire miroiter à l'herboriste des profits inespérés, en échange de

quelques menus services. En priorité, il devait lui demander d'informer Gilbert que le message était bien passé. Une demi-heure plus tard, Louis était de retour au château et expliquait, penaud au prélat, qu'Hannibal avait pris la poudre d'escampette.

Carcassonne, mi-mars 1211

Depuis deux mois maintenant, le matériel de siège était prêt et Simon était de plus en plus inquiet. Il attendait l'arrivée des renforts, au plus tard courant février et dans Carcassonne, les soldats commençaient sérieusement à s'ennuyer. Certes, dans le but de les occuper, il avait bien effectué quelques sorties dans les environs, pris quelques bastides et brûlé au passage quelques poignées de supposés cathares. Toutefois, il redoutait que les hommes, lassés d'attendre, abandonnent la croisade et prennent la direction du nord pour rejoindre leur foyer. N'y tenant plus et contre l'opinion de ses proches conseillers qui l'invitaient à la prudence, il ordonna que l'armée se prépare et fasse mouvement, dès le lendemain dans la matinée. Les troupes prendraient la route du nord, feraient une halte de quelques jours à Lastours, avant de poursuivre leur progression en direction de Lavaur.

Simon, à la tête de son avant-garde, arriva en vue de la cité dans les premiers jours d'avril. Comme il l'avait fait lors de chacun des sièges précédents, il commença par

procéder à une évaluation des défenses ennemies, avant de réunir l'état-major sous sa tente. Après ses victoires de Béziers, de Carcassonne et la chute des forteresses de montagne, les murailles de cette petite cité ne l'impressionnaient pas vraiment. Il savait qu'à terme, il parviendrait à ses fins cependant, un problème plus important le taraudait. Comme tous les va-t'en guerre du monde, il était conscient qu'une croisade coûte cher et que les banquiers, à l'instar des fourmis sont, comme l'écrira quelques siècles plus tard le sieur de La Fontaine, de piètres prêteurs. À cette époque, les virtuoses de l'usure avançaient de la valeur or, et non comme le font de nos jours leurs successeurs, de la monnaie de singe. Malgré ses nombreuses victoires et les butins considérables accumulés, Simon devait, de par le mécanisme de l'intérêt principal et des emprunts annexes pour payer ses intérêts (déjà), des sommes considérables à son bailleur. Certes, pour apurer une partie de son arriéré, il avait cédé plusieurs bastides ainsi que des châteaux et leurs terres à Raynaud de Salvagnac. L'Église avait même accepté de verser son obole à la cause, mais plus la campagne prenait du retard, plus les dettes s'accumulaient. Dans le but d'éviter d'égarer ses compagnons d'armes dans des considérations aussi mesquines que basement mercantiles, il décida donc de les amener sur le terrain de la stratégie.

- Messires, lança-t-il avec emphase, à cette heure, Lavaur devrait être tombée et nos troupes devraient mettre le siège devant Toulouse. Pour des raisons que j'ignore, nos renforts ne sont toujours pas arrivés, aussi, afin d'achever la mission que le Saint-Siège nous a confiée, nous devons vaincre avec l'effectif dont nous disposons. Comme vous avez pu le constater, il nous est impossible d'encercler totalement cette ville. L'un d'entre vous a-t-il une suggestion ?

Sous la tente de campagne se trouvait l'incontournable légat, Arnaud Amaury, l'évêque de Paris, Robert de Courtenay, deux seigneurs inexpérimentés, Juhel de Mayenne et Enguerrand de Coucy, ainsi que le beau-frère de Simon, Bouchard de Marly.

- Je pense judicieux de diviser notre armée en trois groupes, lança l'archevêque d'un ton péremptoire, et de coordonner nos attaques sur les trois faces de cette cité. Leur effectif est actuellement réduit et l'ennemi ne pourra endiguer une offensive conjuguée.

- Avec tout le respect que je vous dois, Monseigneur, rétorqua Bouchard de Marly, nous avons tenté ce genre d'expérience à Lastours et chaque fois, nous avons été défaits par des défenseurs bien inférieurs en nombre.

- J'en conviens, Messire, toutefois, Lavour n'est pas Lastours. Ici, nous ne sommes pas confrontés à de hautes tours situées au sommet d'un piton rocheux. Nous sommes en rase campagne et nous pouvons à notre gré implanter nos machines de guerre. Rien ne nous empêche donc de procéder comme je le suggère.

- C'est jouable, intervint l'évêque de Courtenay, trouvant subtil de saisir l'occasion pour flagorner la hiérarchie. L'ennemi s'épuiserait ainsi plus rapidement et ne tarderait pas à rendre les armes.

- Croyez-moi, Monseigneur, enchaîna Bouchard, quelques soldats bien entraînés, équipés de pieux acérés et d'huile bouillante, peuvent aisément repousser ce type d'offensive. Nous risquons d'y laisser beaucoup d'hommes et pour un résultat loin d'être acquis.

- Et si nous leur offrions tout bonnement de faire allégeance, proposa innocemment Enguerrand de Coucy. Cela nous éviterait des pertes inutiles, nous conserverions

l'intégrité de la cité dont nos troupes auront besoin par la suite et nous pourrions de fait, continuer notre marche sur Toulouse.

Au bout de quelques minutes de palabres, la suggestion sembla obtenir l'aval des autorités. Toutefois, Simon restait farouchement opposé à cette idée et en tant que chef militaire de la croisade, il le fit savoir sans détour. En effet, selon les lois féodales, une reddition pouvait être négociée et si d'aventure, Lavaur acceptait d'ouvrir ses portes avant le début des hostilités, le comte de Montfort serait contraint de considérer la ville comme alliée de Rome et en tant que nouveau seigneur, il serait même tenu de la protéger. Simon avait besoin d'une victoire, suivie d'un pillage en règle pour ses soudards et surtout, d'argent pour son banquier. Il convenait donc de proposer des conditions de reddition inacceptables et justifier ainsi l'assaut par une fin de non-recevoir inévitable. De la sorte, l'armée des croisés attaquerait de plein droit. Cependant, afin de préserver au maximum les structures défensives de la cité, celle-ci ne serait pilonnée que d'un côté. Les trébuchets, les mangonneaux et autres engins de guerre ne devant arriver sur le champ de bataille que le lendemain dans la journée, il ordonna donc à ses troupes de se positionner au sud de la ville et de profiter de ces heures d'inactivité pour se détendre et festoyer.

La nuit venait de tomber et les soldats de Rome achevaient de consommer chairs et bons vins, réquisitionnés dans les fermes environnantes, et dont les effluves commençaient à leur embrumer l'esprit. C'est sans doute la raison pour laquelle, aucun d'entre eux ne prêta attention au groupe de cavaliers et de fantassins qui contournait leur

camp par le nord et pénétrait discrètement dans la cité. Aimery de Montréal, le frère de dame Guirarde et Raymond de Ricaud, sénéchal du comte de Toulouse venaient prêter main-forte à la ville assiégée.

À la même heure, à une dizaine de lieues plus au sud, Sixte et ses compagnons surveillaient les chemins conduisant à Lavaur. Le matin même, ils avaient vu passer l'avant-garde des croisés et attendaient maintenant les lourds chariots, amenant sur le champ de bataille l'approvisionnement en vivres et les machines de guerre. Comme ils l'avaient fait à de nombreuses reprises depuis la bataille de Minerve, ils envisageaient de mener une attaque éclair sur le convoi, dans le but de lui infliger le maximum de dégâts puis, de fuir tels des ombres pour se réfugier au cœur de la forêt. Sixte entendit soudain un hululement de chouette et afficha un sourire carnassier, la cible était en vue, et il convenait pour sa troupe de se préparer. Il tira son épée et fit signe à ses compagnons de s'approcher en silence du sentier. Les chariots n'étaient plus qu'à une cinquantaine de pas et l'étau mortel allait se refermer, lorsque retentirent dans la nuit trois hululements successifs. Comme il était convenu en cas d'alarme, les hommes rengainèrent aussitôt leurs armes et se replièrent telles des ombres vers les sommets. Le jeune chef, un peu contrarié par cette attaque avortée, distribua quelques ordres, avant de se diriger vers le sud de la crête pour voir de quoi il en retournait. Il avait à peine franchit quelques centaines de pas lorsqu'il aperçut deux de ses hommes et un chevalier nantis des armoiries de Foix sortir de la pénombre.

- Mille excuses, Seigneur, lui lança penaud l'un des deux routiers, mais ce messire nous a adjuré de ne pas lancer l'attaque car avant, il devait absolument vous parler.

- Qui êtes-vous pour prendre ainsi la liberté de donner des directives à mes compagnons, l'interrogea Sixte visiblement courroucé.
- Je me nomme Guiraud de Crampagna, Messire, et je suis ici sur ordre du comte Ramon de Foix.
- Tiens donc ! Et qu'est-ce qu'un chevalier de Foix fait si loin de ses terres et surtout, comment êtes-vous parvenu à nous trouver ?
- Pour vous trouver, rien de plus simple, Messire, j'étais sûr que vous tenteriez d'attaquer ce convoi, il me suffisait donc de le suivre depuis les crêtes et d'attendre que vos hommes m'interceptent, ce qui évidemment est arrivé.
- Comment connaissez-vous notre existence ?
- Vous êtes devenu une légende et partout en comté de Foix, des gens de passage narrent vos exploits.
- Très bien rétorqua Sixte, un brin flatté. Suivez-moi chevalier, nous serons beaucoup mieux dans mon abri pour discuter.

Il prit à part les deux routiers et leur donna quelques consignes claires. Des éclaireurs devaient surveiller attentivement la progression du convoi, tandis que deux arbalétriers prendraient position à la sortie de l'excavation naturelle, dans laquelle le jeune homme se cachait. Si le supposé chevalier de Foix sortait le premier, ou tentait une manœuvre quelconque pour alerter les croisés, il serait abattu sans pitié. L'homme fut conduit vers le campement improvisé où Sixte l'invita à s'installer. Il lui offrit du vin, un peu de viande séchée avant de s'asseoir à même le sol et de l'observer.

- Je suis navré de ne pouvoir vous accueillir comme il se doit, Messire, commença-t-il d'un ton fort courtois, mais ce

sont là les contraintes de la guerre et il convient de nous en accommoder.

- Ce peu de confort est pour moi une aubaine, car je chevauche depuis deux jours, sans dormir et manger dans l'espoir ténu de vous trouver.

- Eh bien dans ce cas, servez-vous chevalier. L'aménagement de notre camp est rustique, toutefois, nous avons largement de quoi nous nourrir et nous protéger du froid. Cela dit, Messire Guiraud, pourquoi le comte Ramon vous a-t-il mandaté auprès de moi ?

- Pour plusieurs raisons. Tout d'abord, il souhaiterait que vous interrompiez provisoirement vos attaques surprises et que vous déplaçiez votre troupe un peu plus au sud, aux environs de Montgey.

- Montgey est un plateau sur lequel il nous sera difficile de nous dissimuler, en clair, un endroit idéal pour se faire piéger.

- C'est exactement le raisonnement du comte Ramon. Simon de Montfort est en train de concentrer ses forces devant Lavar. Il ignore cependant qu'à trois jours de marche, derrière son armée, des renforts allemands et frisons progressent vers le nord pour faire leur jonction avec les troupes déjà sur place. Montgey est le dernier endroit où l'ennemi peut faire étape, avant d'atteindre la ville. C'est donc en cet endroit que le comte a décidé de les attaquer et de les détruire.

- Un plan bien audacieux. Pourquoi n'a-t-il pas choisi d'opérer plus au sud, prêt de ses terres, où il pourrait aisément se mettre à l'abri après le guet-apens ?

- Tout simplement parce qu'une trêve a été conclue entre le roi Pierre d'Aragon, Simon de Montfort et les comtes de Toulouse et de Foix. Celle-ci prend fin le lendemain de

Pâque, autrement dit dans quatre jours et c'est là, Messire que vous entrez en scène.

- Tiens donc ! Et qu'est-ce que le comte attend d'une bande de brigands dont les têtes sont mises à prix ?

- Pratiquer l'art dans lequel vous êtes passé maître. Autrement dit, harceler l'ennemi, de manière à retarder sa progression d'au moins une journée. Ainsi, le comte pourra légalement l'attaquer sans être accusé de parjure.

- L'idée est séduisante, mais nous ne sommes qu'une centaine d'hommes, à quoi allons-nous être opposés ?

- Selon mes informations, quatre à cinq cents cavaliers, environ sept cents fantassins, sans compter les bouviers et autres personnels chargés de l'intendance.

- Un rapport supérieur à un contre dix. Le comte Ramon est vraiment un personnage optimiste.

- Vous connaissez parfaitement la région et vous avez l'avantage de la mobilité, deux atouts non négligeables selon lui. De plus, l'objectif étant simplement de les retarder, vous pourrez prendre les initiatives et, le moment venu, pratiquer l'esquive. Il n'est nullement question de se livrer à une attaque frontale dans laquelle vous n'auriez, évidemment, aucune chance de survivre.

- Je vais réfléchir à tout cela, mais pour vous, Messire Guiraud, quelle va être la suite des événements ?

- Compte tenu de votre infériorité numérique, je pense que mon épée ne sera pas inutile. Aussi, en attendant l'arrivée du comte et de son armée, je me permets de la mettre à votre service.

Sixte acheva l'échange par un simple sourire avant de sortir seul de l'abri. Là, il ordonna aux deux routiers de cesser leur surveillance et d'aller se coucher, avant de faire quelques pas au milieu de la forêt. Certes, des escarmouches

depuis le début de cette guerre, il en avait fait beaucoup. Mais la plupart du temps il s'était contenté de harceler des convois de ravitaillement ou de détruire des troupes isolées. Affronter tout un corps d'armée, certainement conduit par des chefs expérimentés n'était pas une mince affaire. Il commençait à douter de l'opportunité de cette initiative comtale lorsqu'une idée simple lui traversa l'esprit. Au fond, était-il indispensable de l'attaquer ?

À l'heure où chacun des belligérants affinait ses plans, Gilbert attendait impatiemment, en compagnie de dame Guirarde et de ses lieutenants, le début de la bataille. Comme il en avait été décidé trois mois auparavant, la courtine fragilisée avait été étayée par des maîtres charpentiers et l'accès à la poterne totalement empierrée. Des provisions considérables en eau, en vivres et armes diverses, avaient été stockées et en ce début d'avril 1211, Lavour attendait de pied ferme l'assaut des croisés. Gilbert avait retrouvé assez vite ses nouveaux compagnons. Tout d'abord Hannibal, qui après un bref passage dans Carcassonne avait regagné ses pénates pour poursuivre son travail d'herboriste. C'est d'ailleurs, grâce à ce dernier que le jeune homme avait trouvé une solution à son plus important problème, ne pas se faire démasquer. Outre un poil hirsute qui lui masquait désormais le visage, Gilbert avait subtilisé un mélange de plantes urticantes, normalement utilisables en décoction, et chaque matin, il s'en enduisait le visage, ce qui lui occasionnait des irritations et des gonflements forts désagréables. Ensuite, il avait retrouvé Bertrand qui, après un périple à Foix puis à Toulouse, avait rejoint Lavour pour participer à la bataille.

Simon de Montfort était lui aussi satisfait. Contrairement à ses craintes, le convoi de ravitaillement et de machines de guerre était arrivé sans encombre et l'heure était désormais venue de passer à l'action. Immédiatement, il avait ordonné l'assemblage des engins, dont la mise en action devait commencer le lendemain, et réuni ses lieutenants pour distribuer ses ordres. Comme il avait été convenu par les hiérarques de la croisade, Simon, suivi de l'archevêque et de Enguerrand de Coucy se présenta aux portes de la ville, peu avant le coucher du soleil. Avec son arrogance habituelle, il coupa court à toute proposition de négociation et énuméra ses conditions. En premier lieu, tous les hérétiques devaient lui être livrés, afin de comparaître devant un tribunal ecclésiastique, qui statuerait sur leur sort. Ensuite, tous les chevaliers faydits, à commencer par Aimery de Montréal, le frère de dame Guiraude, devaient déposer les armes et s'en remettre à la bienveillance des vainqueurs. Pour finir, et comme il avait été imposé quasiment deux ans auparavant aux habitants de Carcassonne, la population serait contrainte d'évacuer la cité dans le plus simple appareil et évidemment, de ne rien emporter de leurs biens personnels. Il perdit encore quelques minutes à préciser certains détails et acheva son propos par une menace directe. Quelles que soient les décisions prises par les responsables de Lavour, l'ultimatum prendrait fin aux aurores.

Alors que du haut des murailles, dame Guiraude tentait d'arracher quelques concessions aux hiérarques de la croisade, le regard de l'archevêque fut soudain attiré par un personnage au comportement étrange. Certes, comme la plupart des méridionaux, les résidents de Lavour, courroucés par la rigueur des termes de l'ultimatum,

manifestaient leur désapprobation tant par le verbe que par une gestuelle agressive. Toutefois ce dernier, apparemment en grande discussion avec l'un de ses coreligionnaires, accompagnait son propos de mouvements saccadés et sans cesse répétés. Arnaud pensa sur le moment que l'homme devait souffrir d'une altération quelconque de l'esprit et après que les quelques palabres se soient achevées, il fit demi-tour pour regagner le campement. La nuit dit-on, porte parfois conseil. Cependant au matin, non seulement les habitants n'avaient pas cédé aux menaces, mais ils avaient pris place sur les murailles pour défendre leur cité et comme prévu, le pilonnage avait commencé. Le légat rejoignit Simon sur le champ de bataille et constata que celui-ci semblait passablement dépité. En effet, les premières salves avaient tout juste entamé les solides remparts de la ville et seuls quelques boulets, plus légers, avaient franchi les parapets, occasionnant des dégâts minimes sur les habitations.

- Alors, Messire de Montfort, lança l'archevêque sur le ton de la raillerie, à quand notre grande victoire ?

- L'édifice est plus robuste que je ne le supposais, Monseigneur, et nous ne sommes pas assez nombreux pour tenter d'investir la ville.

- Autrement dit, vos lieutenants avaient raison. Il eut été plus sage d'attendre les renforts, à l'abri des intempéries dans Carcassonne, plutôt que de s'exposer à un échec, voire à une destruction complète de notre armée.

- Le nombre ne fait pas forcément la qualité, Monseigneur, et vous devriez savoir que je ne suis pas homme à renoncer. Nous allons changer de stratégie et concentrer nos tirs sur un point précis de la muraille. Si nous parvenons à ouvrir une brèche, l'affaire sera réglée.

- C'est tout le mal que je vous souhaite, Messire, mais que ferons-nous si votre plan échoue ?
- Eh bien ! Il nous restera l'option de fabriquer une chatte suffisamment solide et d'envoyer des sapeurs creuser sous la muraille.
- Une solution qui risque de retarder nos plans, d'autant que certains défenseurs me semblent très expérimentés, comme ce renégat d' Aimery de Montréal par exemple.
- N'ayez crainte, Monseigneur, quoi qu'il advienne, je ferai tomber cette place dans les temps impartis et je passerai moi-même la corde au cou de ces félons.

Sur cette lugubre promesse, le légat quitta le champ de bataille et alla trouver refuge sous sa tente afin de chercher l'inspiration divine au travers des Saintes Écritures. Au crépuscule, et comme l'avait subodoré Arnaud, le moral des croisés était en berne. Après une journée de pilonnage, pas la moindre fissure à se mettre sous la dent et de plus, le seul assaut tenté à l'aide d'échelles s'était soldé par un échec cuisant. Lavaur tenait, et si les renforts escomptés n'arrivaient pas rapidement, le siège risquait de tourner au désastre. Au matin, Simon ordonna de poursuivre le bombardement de la façade sud et réquisitionna des charpentiers, afin de construire un tunnel roulant, capable d'amener des sapeurs au pied de la muraille. L'affrontement battait maintenant son plein, lorsque des cris de joies fusèrent dans toute la cité. Un moment interdit, Simon enfourcha son destrier et quitta le champ de bataille afin de voir de quoi il en retournait. Au loin, venant par l'ouest, une myriade de cavaliers, arborant les armoiries des Saint-Gilles se dirigeait vers le camp des croisés. Simon songea un moment que sa situation devenait extrêmement précaire, mais à sa grande surprise, l'armée

toulousaine s'arrêta et seul, un groupe d'une dizaine d'hommes s'en détacha. Une nouvelle fois, Raymond VI, faisant montre de veulerie, venait tenter d'arracher par la négociation le sauvetage de Lavour, l'intégrité de son territoire et la levée de son excommunication. Comme il était d'usage en pareilles circonstances, les combats cessèrent et les hiérarques des deux camps se réunirent sous la tente archiépiscopale.

- Messire le comte, lança Arnaud d'un ton sarcastique, quel plaisir de vous voir enfin rallier l'armée du Christ. La sagesse du croyant vous aurait-elle permise de revenir à de meilleurs sentiments concernant notre combat sacré contre les hérétiques ?

- Il me semble, Monseigneur, avoir déjà prouvé ma loyauté à Rome et à la Sainte-Eglise en luttant à vos côtés.

- Certes, vous nous avez aidés à éradiquer la gangrène cathare des terres du défunt vicomte Trencavel. Néanmoins, je me suis laissé dire qu'en votre comté, et notamment à Toulouse, l'hérésie prospère et ce, malgré les admonestations moult fois répétées du Saint-Siège.

- Nous avons autrefois débattu de ce problème avec votre prédécesseur, le légat Pierre de Castelnaud, Monseigneur.

- J'en suis informé, Messire le comte, et si j'ai bonne mémoire, c'est peu après cette entrevue, au demeurant infructueuse, que notre légat fut assassiné.

- Rome a, semble-t-il, établi la preuve irréfutable que ce forfait avait été perpétré par un proche du vicomte Roger Trencavel, de surcroît sur ses propres terres. C'est d'ailleurs l'une des raisons qui m'ont conduit à prendre part à cette croisade contre mon neveu et vassal.

- C'est une décision qui vous honore, mais qui n'occulte en rien la menace que fait peser la prolifération de l'hérésie en votre comté.

- Je ne vois pas ce que quelques poignées de gens, vivant en ascètes, renonçant aux biens terrestres et priant Dieu, peuvent représenter comme menace pour la survie de l'Église et l'équilibre de l'Occident.

- Votre empathie vous aveugle, Messire, car leur prosélytisme est tout aussi insidieux que dangereux. Dieu a établi, depuis la création, un ordre immuable avec à son sommet nous, les orateurs, à qui il a accordé l'insigne honneur de comprendre et diffuser sa parole. Il nous a permis d'être aidés en cela par des gens comme vous, les bellatores, chargés de défendre par les armes le monde tel qu'il l'a voulu. Pour finir, dans son immense sagesse, il a mis à notre disposition les laboratoires, dont la mission est de produire et de subvenir aux besoins des deux premières catégories. Qu'advierait-il, à votre avis, si ces derniers adhéraient en masse aux prêches démoniaques de ces suppôts de Satan ?

- Ces braves gens étaient présents en Occitanie et ce, bien avant que je succède à mon père et que je sache, Monseigneur, cela n'a pas ruiné le comté ou empêché notre famille d'apporter le soutien militaire et financier dont l'Église a si souvent eu besoin. J'ajoute en substance que si ces Bonshommes et ces Bonnes dames suscitent le respect de la population, c'est avant tout parce qu'ils donnent une image inverse des représentants de Rome qui trop souvent, se vautrent sans vergogne dans l'apathie, le luxe, voire la luxure.

- Je suis conscient de toutes ces dérives, Messire, et il est aussi de mes prérogatives de remettre bon ordre à tout cela. Néanmoins, l'existence manifeste d'un laxisme chez certains de nos frères, ne résout en rien le problème de base, à savoir, la remise en cause de l'autorité du Saint-Siège. Vous évoquiez l'insignifiance apparente de cette hérésie.

Sachez, Messire, qu'il convient d'exterminer le termite dès sa présence avérée et non lorsque les poutres de la toiture, une fois vermoulues, sont en passe de s'effondrer. C'est d'ailleurs ce qui menace les fondations de votre pouvoir, si vous persistez à obvier à vos obligations de seigneur du comté.

- Je ne suis pas convaincu que le Catharisme soit le termite tant redouté, Monseigneur. Mon comté est riche, ses habitants y mènent une vie paisible et si beaucoup manifestent du respect, voire de la sympathie pour les Bonshommes, peu sont enclins à accepter une vie faite de chasteté, de jeûnes et de prières. Ils aiment trop le plaisir et la bonne chair, à tous les sens du terme d'ailleurs. En revanche, la présence d'une armée papale qui massacre sans retenue et spolie les gens de leurs biens et à laquelle vous souhaitez que j'apporte ma contribution, voilà qui pourrait détruire définitivement la maison des Saint-Gilles.

- À un moment ou à un autre, Messire, un seigneur se doit de prendre des décisions, si difficiles soient-elles et de s'y tenir. Vos tergiversations et vos faux-fuyants sont en train de saper la maison dont vous vous targuez d'être l'actuel dépositaire. Sachez, que votre pusillanimité a déjà conduit vos sujets au schisme. Ainsi, l'évêque Foulques, aidé de l'un de mes conseillers, le moine Albéric, sont parvenus à réunir cinq mille Toulousains de la confrérie blanche et que ces bons chrétiens, marchent actuellement sur Lavaur pour soutenir l'armée de Rome dans son œuvre salvatrice. D'autre part, plus d'un millier de pèlerins allemands et frisons sont en passe de nous rejoindre dans le même but. Que vous le vouliez ou non, cette ville sera prise et la peste cathare en sera extirpée. Alors, Messire, quelle position allez-vous adopter ? Vous acquitter de votre devoir de suzerain et soutenir votre nouveau vassal, le comte de

Montfort, dans la lutte qu'il mène contre l'hérésie ? Vous opposer ouvertement à Rome, au Saint-Père et à son armée ? Ou vous soustraire une nouvelle fois à vos responsabilités ?

- Très bien ! Monseigneur, je vous laisse Lavour, mais je vous mets en garde, n'approchez pas de Toulouse.

Raymond salua le légat d'une simple inclinaison de la tête puis, fit aussitôt demi-tour et quitta le champ de bataille. Il prit ensuite la direction de Castelnaudary, avant de rejoindre, dans un second temps sa capitale. Arnaud attendit un long moment que le comte ait disparu, avant de se tourner vers Simon, l'air visiblement satisfait.

- Parfait, Messire de Montfort, lança-t-il à la volée, ce couard ne représente plus un danger. Le moment est venu de nettoyer cette cité de la vermine qu'elle abrite, à vous de jouer.

Simon, toujours dans l'expectative, depuis le brusque changement d'attitude du légat, afficha un sourire de circonstance, puis, il quitta la tente archiépiscopale et regagna le champ de bataille. La nuit commençait à tomber et au grand désespoir du chef de la croisade, après une nouvelle journée de pilonnage, pas un seul bout de la muraille n'était fissuré. Ce dernier, dépité, donna ordre aux troupes de rompre le combat et de regagner le campement. Ce soir-là, ce fut de nouveau la soupe à la grimace et après un repas frugal, tous les hiérarques décidèrent d'aller se coucher. L'archevêque regagna sa tente, prépara un rapport succinct pour son ami Innocent III, avant de prendre son livre de prières et de psalmodier les dernières grâces de la journée.

À l'heure où Arnaud se livrait avec ferveur à son office de complies, Sixte et ses amis observaient les pèlerins allemands depuis le haut des collines. La troupe avait quitté Carcassonne, en ce jour de Pâques, après la messe matinale et Nicolas de Bazoches, conscient de progresser en territoire ennemi, avait choisi de rejoindre l'armée de Rome en progressant à travers les montagnes. En ce mois d'avril cependant, les chemins restaient boueux et les lourds chariots, chargés de vivres et d'armes, ralentissaient considérablement la progression des troupes de renfort. Une halte avait été prévue le soir même aux environs de Saissac, une autre, le lendemain à Montgey, avant que les hommes n'atteignent enfin le champ de bataille où pillages, massacres et viols les indemniserait de leurs efforts.

La nuit était maintenant complètement tombée et depuis plus d'une heure, les soldats de Dieu, agglutinés autour de feux de camp, fêtaient joyeusement leurs victoires prochaines. L'espace dédié aux hommes étant relativement restreint, le sire de Bazoches avait ordonné de se regrouper au plus près des tentes et de mettre chevaux, bœufs et chariots dans un pré attenant, situé à tout juste une centaine de pas du campement. Méfiant par nature, malgré la fuite précipitée des rares paysans et des villageois de Saissac, le jeune noble avait mis en place deux groupes de sentinelles placées en amont et en aval de la route et avait complété son dispositif par deux patrouilles équestres, chargées de surveiller les abords du camp. Sixte était perplexe. En effet, une attaque surprise, au beau milieu de la nuit, dans un espace aussi réduit, risquait de condamner ses compagnons à l'encerclement et à la destruction totale. Agir en silence, en tentant de s'emparer des chevaux ou de les faire fuir, lui semblait tout aussi osé qu'inutile. Tout d'abord, ces

animaux étaient des destriers de combat, conditionnés pour se montrer agressifs, qui se défendraient probablement vigoureusement à l'approche d'un danger. Ensuite, ils étaient fidèles à leur maître et refuseraient de suivre docilement des inconnus. Pour finir, leurs hennissements de colère, ferait que l'alerte serait irrémédiablement donnée. Dans le cas bien improbable où son groupe parviendrait à faire fuir les équidés, l'endroit très escarpé les maintiendrait sur le seul chemin praticable et les croisés auraient tôt fait de les retrouver. Sixte allait renoncer, en espérant qu'une opportunité se présenterait avant Montgey, lorsque son regard se porta machinalement vers la voûte céleste. La lune entrait dans son dernier quartier, Vénus irradiait les ténèbres de sa splendeur naturelle, tandis qu'une myriade d'étoiles, telles des lucioles suspendues dans les Éthers tapissaient l'ensemble de la voie lactée. Soudain, le jeune homme se remémora une scène de son adolescence. C'était avant la guerre, loin de Saissac, sur les terres familiales. Alors que depuis des heures, il s'escrimait avec une hache à fendre une souche, de manière à pouvoir l'extraire de sa prison de terre, il avait vu s'approcher de lui un vieux berger un sourire goguenard aux lèvres.

- Que faites-vous là, jeune seigneur, ou plus exactement que tentez-vous de faire avec cet outil dérisoire ? Lui avait demandé l'inconnu.

- Cela ne se voit-il pas ? Avais rétorqué Sixte, passablement agacé. J'extrais morceau par morceau cette souche, pour parvenir jusqu'aux racines afin de pouvoir les couper.

- Vous avez beaucoup de temps à perdre et d'énergie à dépenser, Messire. Pourquoi vous épuiser à faire seul ce que mère nature peut vous aider à accomplir ?

- Je ne comprends pas.

- Regardez les oiseaux. Le soleil n'est pas encore couché et ils se blottissent déjà les uns contre les autres sur les branches. De plus, le ciel est d'un bleu très pur et je gage que non seulement, la nuit sera glaciale, mais que ce même ciel sera rempli de milliers de lumières dès l'arrivée du crépuscule. Il en est toujours ainsi, semble-t-il, lorsqu'il fait très froid. Les anges allument des milliers de foyers pour que le paradis conserve sa douce quiétude.

- C'est possible, et alors ?

- Alors, Messire, prenez ce coin, faites quelques trous dans la souche et remplissez-les d'eau. Au matin, mère nature aura accompli son œuvre.

Sixte avait été sidéré par le résultat. Au matin, l'eau avait gelé et complètement éclaté la souche. Il quitta ses lointains souvenirs pour revenir dans le présent, avant de tourner de nouveau son regard vers le camp des croisés. Les chariots avaient été placés au bout du champ où paissaient bœufs et chevaux, faible rempart contre une attaque improbable et barrière improvisée contre la fuite des animaux. Comme tous les résistants, contraints de changer souvent de place, les hommes de Sixte disposaient, en plus de leur armement et de leurs provisions individuelles, de quelques outils indispensables à l'aménagement d'abris de fortune. Le groupe disposait, entre autres de vrilles, ce qui donna au jeune homme une idée. Suivi d'une dizaine de ses compagnons équipés de cet outil et de gourdes en peau de chèvres remplies d'eau, il contourna le campement ennemi et rampa sous les chariots. Alors que l'un d'entre eux, spécialiste du hululement surveillait le mouvement des patrouilles équestres, Sixte et ses hommes commencèrent à percer des trous profonds dans les essieux qu'ils remplirent d'eau. Ainsi, aux aurores, trente chariots étaient hors

d'usage, le comte Ramon de Foix venait d'obtenir le délai qui lui manquait.

Au matin, Nicolas de Bazoches découvrit un spectacle qui déclencha chez lui une colère froide. La colonne était déjà en retard, elle se trouvait maintenant immobilisée au cœur de la montagne et il lui fallait, en ce lieu isolé, rechercher rapidement des spécialistes et les matériaux nécessaires, afin de remettre en état les chariots dégradés. Par chance, et après une enquête minutieuse, il parvint à dégoter, au cœur de la troupe, un apprenti charron Allemand qui accepta, contre quelques pièces, de se mettre à l'ouvrage. Aidé de quelques compagnons, l'homme fit de son mieux. Cependant, peu habile dans le traitement thermique du bois et les techniques de cerclage, ce n'est que le lendemain en milieu d'après-midi qu'il put annoncer au sire de Bazoches que les réparations étaient achevées. Ce dernier, jugeant préférable d'éviter un déplacement nocturne, fixa le départ de la colonne le lendemain à l'aube, ignorant que tout autour, sur les collines, Ramon de Foix positionnait ses troupes en vue de l'hallali.

Simon fut informé du massacre le soir même et aussitôt, mobilisa tout ce que son armée pouvait compter de cavaliers, afin de se lancer à la poursuite du comte félon. Hélas pour lui, très en retard sur les forces ennemies, il fut contraint de renoncer à l'approche du nid d'aigle de Foix et dut, la rage au cœur, faire demi-tour pour regagner la ville assiégée. Chemin faisant, il put tout de même calmer son ire en massacrant quelques paysans isolés et en rasant totalement quelques villages. Le téléphone arabe était inconnu en Occident à cette époque, toutefois, la nouvelle de l'anéantissement des troupes de renfort avait déjà franchi

les murailles de Lavour et comme un pied de nez à l'ennemi, la population s'était massée sur les parapets afin de railler l'armée des croisés. Arnaud Amaury, stoïque, écouta un long moment les sarcasmes de la foule et s'apprêtait à faire demi-tour pour rejoindre sa tente, lorsque son regard fut de nouveau attiré par le personnage qu'il avait une première fois jugé comme un simple d'esprit. L'homme, en apparence, hurlait avec les loups. Néanmoins, les mouvements saccadés et répétés de ses bras semblaient incohérents avec les gestes communs aux gens en colère. L'archevêque observa quelques instants le curieux personnage puis, quitta le champ de bataille afin d'aller implorer la clémence du Très-Haut pour ce simple d'esprit. Arnaud psalmodiait mentalement le chapitre cinq de l'Évangile de Mathieu, lorsque la lumière du Seigneur éclaira la raison de l'ecclésiastique. Autrefois, bien avant la guerre, il avait été abbé de Cîteaux. Comme ses frères cisterciens, il avait fait vœu de pauvreté, d'obéissance, de prière, de travail manuel et surtout de silence. Cependant, l'homme étant par nature imparfait, les membres de l'ordre avaient alors élaboré un système de communication complexe, basé exclusivement sur le geste, afin de pouvoir échanger de l'information sans se parjurer. Arnaud se remémora alors les mouvements apparemment désordonnés de l'inconnu et soudain, il comprit. Le talon d'Achille de Lavour se situait au niveau de la courtine principale. Il suffisait donc de déplacer les engins de guerre et de pilonner cette partie affaiblie, afin de prendre pied dans la citadelle. Sans attendre, il convoqua les hiérarques de la croisade sous sa tente. Toutefois, ne voulant pas les informer de la présence d'un allié dans la place, il jugea préférable d'attribuer ses révélations à la bienveillance du Très-Haut. Simon de Montfort, un peu perplexe quant à la

nature surnaturelle de cette aide providentielle, fit tout de même profil bas. Il ordonna à ses hommes de rompre le combat et commanda aux spécialistes de déplacer les trébuchets, les mangonneaux et autres pierriers.

Le bombardement de la muraille principale commença dès l'aube et ainsi, en milieu de matinée, les états de bois qui soutenaient la courtine centrale s'écroulèrent dans un fracas infernal. La position ne pouvant plus être défendue comme il convenait, Simon ordonna que l'on construise au plus vite une chatte et que l'on entame un travail de sape susceptible d'ouvrir une brèche dans l'édifice. Aimery de Montréal, conscient du danger, réquisitionna les habitants afin de creuser des tunnels, mettre en place des contres sapes et tenter d'enfumer les soldats croisés. Hélas ! Après deux jours d'efforts désespérés, un pan de la muraille céda et après quelques combats d'arrière-gardes, Simon pénétra en triomphateur dans la place.

Au Moyen Âge, lorsque la reddition d'une cité était négociée, le nouveau maître devait faire montre d'une éthique chevaleresque et respecter à la lettre ses engagements. En revanche, lorsque la prise s'effectuait de vive force, le sort des vaincus était laissé à la diligence du vainqueur. Simon, contrarié par les derniers événements, fit dans un premier temps séparer les soldats toulousains du reste des défenseurs vauréens. Dans son esprit, le sénéchal de Toulouse et ses hommes avaient obéi aux ordres de leur seigneur et en conséquence, il ne pouvait leur en tenir rigueur. Partant, ces hommes seraient acheminés vers Carcassonne et traités en prisonniers de guerre et éventuellement échangés. Aimery de Montréal et ses

quatre-vingts compagnons, en revanche, étaient des faydits. Ils s'étaient parjurés en brisant leur serment d'allégeance à Simon, ce qui constituait un acte de félonie punissable par une pendaison immédiate. Le comte ordonna donc que l'on mette en place une gigantesque potence, afin de châtier les coupables dans le cadre prévu par les lois médiévales. Sans doute trop pressés de rendre une justice bien trop souvent attribuée à la volonté divine, les croisés assemblèrent quelques poutres à la va-vite qui s'écroulèrent instantanément sous le poids des suppliciés. Passant outre cet incident mécanique regrettable, Simon ordonna alors que l'on mette à genoux tous ces hommes puis, exigea qu'ils soient égorgés. Il lui restait maintenant deux problèmes à régler. En premier lieu, trier la population afin d'en séparer le bon grain de l'ivraie, tâche qu'il confia tout naturellement à la sagesse de l'archevêque. Ensuite, définir le sort qu'il convenait de réserver à dame Guiraude. À cette époque, on ne touchait en principe pas aux femmes de la noblesse, ces dernières ayant souvent des liens de parentés complexes avec de puissants seigneurs, dont il paraissait prudent de ménager la susceptibilité. Cependant, dame Guiraude était une égérie respectée, voire adulée dans tout le pays cathare et il semblait indispensable à de Montfort de marquer les esprits. Simon, pris dans l'étau de sa culture chevaleresque, n'osa pas agir par lui-même. Il confia donc les basses œuvres à la soldatesque qui, après avoir fait endurer mille maux à cette sainte femme, la jetèrent encore vivante au fond d'un puits, avant de la recouvrir de pierres.

Pendant ce temps, Arnaud Amaury, dans son rôle de pasteur épurant son troupeau des bêtes malades, passait la population de Lavarat au tamis. Comme à maintes reprises depuis le début de la croisade, et comme plus généralement

dans l'histoire de l'humanité, il y eut d'abord une minorité de moutons noirs qui refusèrent d'abjurer de leur foi et achevèrent leur parcours terrestre sur le bûcher. Il y eut ensuite les veules et les modérés, dont le feu de la croyance s'estompa pour éviter les flammes. Pour finir, il y eut les opportunistes, qui hurlèrent d'abord avec les loups, avant de rallier sans vergogne la cause des soldats de Rome. L'archevêque, contrairement à ses habitudes rigoristes, fit cependant, et au grand étonnement des membres du tribunal ecclésiastique, deux entorses à ses immuables principes. Dans un premier temps, il demanda à un herboriste prénommé Hannibal de quitter les lieux, afin d'aller soulager les soldats blessés puis, laissa un homme, visiblement simple d'esprit, sortir de la ville sans lui demander de jurer de sa foi chrétienne sur la Bible et sur la croix.

Le soir venu, alors que les spadassins de Rome ripaillaient pour fêter cette nouvelle victoire sur l'hérésie, Arnaud quitta discrètement la table pour aller faire quelques pas en direction du bûcher. Après des heures de combustion, l'abominable assemblage n'était plus qu'un tas de cendres rougeoyantes, d'où émanait encore, l'odeur pestilentielle de chairs carbonisées. Cependant, l'archevêque ne semblait pas particulièrement indisposé. Bien des fois, depuis le début de cette guerre, son devoir de berger l'avait contraint à envoyer au supplice pléthores de brebis égarées et comme tous les bourreaux, persuadés de la légitimité de leurs crimes, il voyait dans ce spectacle hallucinant un signe de la volonté divine. Le prélat fit le tour du bûcher, pria tout de même le Très-Haut pour l'absolution de ces âmes perdues et s'apprêtait à rejoindre le banquet lorsqu'il entendit un bruit de pas dans son dos.

Craignant la présence d'un hérétique survivant, il se retourna brusquement pour apercevoir dans la lueur du brasier une silhouette méconnaissable.

- Continuez à marcher lentement autour du feu, Monseigneur, comme si vous recherchiez un de ces suppôts de Satan que les flammes salvatrices n'auraient pas encore purifiés.

- Qui êtes-vous rétorqua le légat à la volée ?

- Votre ombre, Monseigneur, et toujours votre fidèle serviteur.

- Gilbert, mon cher fils ! Mais comment, diantre, êtes-vous parvenu jusqu'ici ?

- C'est une longue histoire, mais le temps nous est compté et nous en reparlerons à un moment plus opportun. Êtes-vous informé que certains individus, parmi les hérétiques ont fui la ville avant l'arrivée des croisés ?

- En effet ! Ils accompagnaient un convoi d'or et d'autres objets précieux, m'a-t-on rapporté.

- C'est probable ! Cependant ils avaient aussi en leur possession un coffre beaucoup plus gros que les autres, richement décoré, bardé de chaînes, et auquel les bonshommes semblaient porter une attention toute particulière. Avez-vous la moindre idée de son contenu ?

- Pas du tout, mon fils ! Sans doute des documents compromettants sur l'implication de certains notables, voire peut-être les reliques de l'un de leurs prophètes ou encore d'un personnage éminent de leur contre-Église.

- C'est possible ! Puis-je cependant me permettre une question ?

- Je vous écoute, Gilbert.

- Que savez-vous de l'Arche d'Alliance ?

- Voilà une bien curieuse préoccupation au soir d'une victoire éclatante contre les hérétiques cathares. La Vulgate, dont je vous ai dévoilé l'exégèse au cours de votre adolescence, y fait référence à de multiples reprises, notamment durant l'Exode. Néanmoins, tout porte à croire qu'il s'agit de l'un de ces nombreux mythes, inventés jadis par les religieux juifs, afin de fédérer leurs différentes tribus dans une idéologie commune. Selon certains d'entre eux, elle fut assemblée dans le désert sur ordre de Moïse, avant d'être transportée jusqu'à Jérusalem et placée dans un temple à l'époque de Salomon. Elle disparut mystérieusement, lorsque Nabuchodonosor envahit le royaume et déporta une partie de sa population et ses biens à Babylone. Selon d'autres, les troupes de Titus s'en emparèrent beaucoup plus tard et la ramenèrent à Rome, mais à ma connaissance, et si tel est le cas, elle ne s'y trouve plus. Selon une autre théorie, le prophète Jérémie l'aurait dissimulée avant l'arrivée des Babyloniens en un lieu dont les lévites ont officiellement perdu la trace.

- L'Arche aurait donc séjourné dans le premier temple, avant la destruction de cet édifice. Est-il possible que des prêtres, ou d'autres initiés, l'aient cachée au cœur même des ruines de la ville ravagée par les Babyloniens ?

- Si l'on présuppose que cet objet et le premier temple aient réellement existé, cela paraîtrait logique.

- Vous ne m'en semblez pas convaincu, Monseigneur. Pourtant, son épopée est rapportée à de multiples reprises dans la Bible.

- C'est exact, mon fils. Toutefois n'oubliez pas que dans l'antiquité, les érudits dissimulaient leur savoir au travers de métaphores, d'allégories ou encore de textes subtilement codés. Il me semble vous l'avoir expliqué au cours de votre enfance.

- Je m'en souviens ! Cependant, je ne vois pas quel intérêt auraient eu les Juifs à inventer, à une époque aussi lointaine, l'histoire d'un tel objet.

- Réfléchissez, Gilbert ! L'Arche d'Alliance est la clé de voûte de toutes leurs croyances. Les Musulmans ont un prophète inspiré par Dieu, les chrétiens, un Messie envoyé ici-bas pour nous rapporter la parole divine. Mais selon les Juifs, L'Éternel serait apparu dans toute sa majesté à Moïse et aurait gravé lui-même les dix commandements dans la pierre. De plus, il aurait par la même occasion choisi ce peuple, pour accomplir la mission aussi grandiose que particulière, de construire une nouvelle tour de Babel qui, cette fois-ci, ne s'écroule pas. En clair, les Juifs auraient pour devoir d'unifier tous les hommes en un peuple unique, doté d'une seule culture et d'une seule religion dont évidemment, ils deviendraient les nouveaux intermédiaires avec la divinité, les prêtres d'un monde globalisé en quelque sorte. Là seulement, le Messie qu'ils attendent descendrait à son tour pour régner éternellement sur un système hiérarchique devenu immuable. Lorsque l'on y réfléchit, il s'agit d'un postulat très subtil, car il permet aux élites religieuses hébraïques de maintenir leurs adeptes dans un double concept de domination et de soumission.

- Un peu comme pour nous, en somme.

- Mon cher fils, toute idéologie, qu'elle soit d'ordre politique, scientifique, philosophique ou religieuse se doit d'afficher une certaine prééminence par rapport aux autres croyances. Cela dit, nous sommes convaincus qu'un mélange aussi hétéroclite de civilisations, de races et de cultures, ne peut conduire qu'à un désastre encore plus grand que celui de Babel dans l'antiquité.

- Si j'ai bonne mémoire, il me semble qu'Esaië a prophétisé que le jour où tout sera accompli, le loup et l'agneau paîtront ensemble.

- C'est exact ! Mais il s'agit, là encore, d'une allégorie. Durant leur parcours terrestre, l'homme et le loup continueront à manger l'agneau, car sa chair est indispensable à leur survie. Ce qui induit que tout sera accompli lors du Jugement dernier, lorsque la création aura cessé d'exister.

- Mais pourquoi l'Éternel détruirait-il ce qu'il a si minutieusement élaboré ?

- Parce que sa création a été altérée dès le début et c'est là que repose toute la symbolique d'Ève rencontrant le serpent dans l'Éden. Comme je vous l'ai enseigné naguère, Satan fut chassé du paradis et pour se venger de cet affront, il décida d'instiller le mal dans toute la création. Plus tard, notre Seigneur, fut envoyé ici-bas pour remettre les hommes dans le droit chemin et initier l'Église dont nous sommes aujourd'hui les garants et les dépositaires. Jusqu'à la chute de l'Empire romain, sa Sainte parole a triomphé, mais depuis, l'ange déchu et ses serviteurs ont réagi et nous ont attaqués de toute part. Un schisme s'est même produit au cœur de l'Église, en 1054, compromettant gravement la mission que le Christ nous avait assignée. C'est la raison pour laquelle, nous sommes aujourd'hui contraints de mener cette lutte à mort contre l'hérésie. A contrario de ce que beaucoup d'ignorants affirment, ce n'est pas contre les hommes ou leurs systèmes sociaux et religieux que nous combattons, mais contre l'hétérodoxie qu'ils véhiculent sous la houlette satanique et ce, que ces suppôts soient juifs, musulmans, cathares, vaudois, bogomiles ou autres. Seul le triomphe de notre cause peut permettre l'établissement du

royaume de Dieu sur terre et c'est la raison pour laquelle, tout bon chrétien se doit d'œuvrer à cette tâche.

- Je ne comprends pas. Vous venez de m'affirmer que tout sera accompli lorsque la création aura disparu. Dans ce cas, comment pourrait-il y avoir un royaume de Dieu sur terre ?

- Il adviendra, seulement si l'ordre normal des choses est enfin rétabli. Autrement dit, lorsque toutes les brebis égarées auront rejoint la sainte Église et s'élèveront spirituellement en se soumettant aux règles édictées par le pape, lui-même inspiré par la sagesse divine. Lorsque les princes et les barons feront de même et dirigeront en bons pères, bourgeois, marchands et serfs. À ce moment-là, Christ reviendra et régulera le destin et les besoins de chacun afin qu'il n'y ait plus ni guerre, ni misère, ni souffrances.

- Et si l'Église ne parvient pas à établir cet ordre normal, qu'advient-il ?

- L'humanité se perdra. Elle s'enfoncera de plus en plus dans les abysses de la médiocrité de la cruauté et de la perversion. Au bout du compte, Satan et ses séides prendront le pouvoir et feront des hommes, des armées d'esclaves et de bêtes affamées qui s'entre-tueront, pilleront, violeront et massacreront les plus faibles sans distinction d'âge ou de sexe. Au final, Christ reviendra au milieu de ce monde corrompu et utilisera une puissance inimaginable pour un humain, afin de détruire la création tel que Jean l'a prédit dans son Apocalypse.

- Donc Satan et ses séides sont à l'œuvre ici-bas ?

- Hélas ! Depuis la nuit des temps, mon fils, car en permettant à la pécheresse initiale de goûter à la connaissance et de corrompre son compagnon, il a instillé chez l'humain la conscience de sa propre existence et donc celle de sa mortalité. L'homme a alors pris peur et depuis,

plutôt que de servir Dieu, il cherche à le remplacer, espérant ainsi échapper à son destin immuable. Satan a immédiatement compris tout le profit qu'il pourrait tirer de cette situation nouvelle en jouant sur deux leviers. D'abord celui de la terreur contre tous ceux qui oseraient contester son hégémonie. Ensuite, celui que les Grecs appelaient la démagogie, ou l'art de conduire le peuple. Voyez-vous, mon cher fils, chacun d'entre nous est semblable à un agneau naissant sur les pentes d'une montagne. D'un côté, se trouve un bon berger, qui incite le troupeau à s'élever, à emprunter les chemins escarpés et empierrés pour atteindre les hauts plateaux où l'herbe est grasse et abondante, l'eau fraîche et limpide et l'air vivifiant et pur. De l'autre, évidemment, se trouve le berger sataniste et démagogue, qui va l'exhorter à se laisser glisser vers la plaine, sans effort et sans contrainte. En clair, il va le pousser à se laisser aller à la bêtise, l'inculture, la veulerie et la médiocrité. Il va le conduire en un endroit où le troupeau trouvera une herbe rase et desséchée par le soleil, une eau croupie par la stagnation, un air vicié et des enclos dans lesquels il sera parqué. Naturellement, une fois enfermés, les animaux seront contraints de se battre pour survivre et seuls les plus forts ou les plus vicieux perdureront, jusqu'à ce que le berger les égorge pour son plaisir ou simplement pour sa consommation.

- Si tel est le cas, les Cathares n'accomplissent-ils pas ici-bas la volonté de Dieu ? Ils refusent tout bien matériel, préservent autant que possible la vie et acceptent la coexistence pacifique avec toutes sortes de communautés.

- Certes ! Mais d'une part, ils contestent certains préceptes sacrés de l'Église et surtout, ils refusent de se soumettre à une hiérarchie terrestre instaurée par Dieu. Réfléchissez, Gilbert, que ce soit dans l'Ancien Testament ou dans les

Évangiles, on y retrouve toujours la figure allégorique du berger. Pourquoi à votre avis ?

- Encore un symbole, je suppose.

- En effet ! Alors qu'advierait-il, selon vous s'il n'y avait plus de berger pour guider le troupeau ?

- Je l'ignore, à vrai dire, je n'y ai jamais songé.

- Eh bien ! Le troupeau s'éparpillerait, se perdrait et finirait par mourir. Tout le monde ne dispose pas des capacités intellectuelles nécessaires pour diriger les masses, c'est la raison pour laquelle, Dieu a mis en place un ordre au sein duquel, chacun doit trouver son rôle et s'y tenir. Ainsi, le Saint-Père est le vicaire du Christ sur terre et il ordonne aux prêtres et aux monarques qui eux-mêmes commandent à leurs vassaux et ainsi de suite.

- J'en conviens, Monseigneur, et c'est la raison pour laquelle, je suis entièrement dévoué à notre Sainte-Mère l'Église. J'en conclus donc que ce fameux coffre ne représente à vos yeux rien d'important.

- Exception faite des richesses matérielles qu'il peut contenir et qui nous aideraient dans l'accomplissement de notre œuvre salvatrice, je pense, en effet qu'il ne présente aucun intérêt. Mais dites-moi, mon fils, pourquoi ce soudain attrait pour un vieux coffre ?

- Je crois me rappeler qu'à l'époque de Josué, les Hébreux purent détruire toutes les cités et s'emparer des terres se trouvant sur leur trajet, grâce à la puissance que leur conférait l'Arche d'Alliance. Imaginez ce que pourrait faire l'Église si elle en avait la possession.

- Je ne vous connaissais pas ce côté fabulateur, Gilbert. Comme je vous l'ai déjà expliqué, cette fameuse Arche relève plus du mythe que d'une quelconque réalité historique. De plus, si tant est qu'elle ait un jour existé, elle a disparu et nul ne sait ce qu'il en est advenu. Pour finir, et

en admettant que par un incroyable concours de circonstances, elle se trouve en Occitanie, nous finirons bien par en prendre possession, puisque nous sommes en passe d'achever cette croisade par une éclatante victoire sur les forces ennemies.

- Vous avez raison, Monseigneur. Lavour vient de tomber et je suppose que messire de Montfort va maintenant se diriger vers Toulouse, afin de porter le coup de grâce à ce nid d'hérétiques.

- C'est ce que je souhaitais, mais pour une fois, je me suis rangé à l'opinion de notre grand stratège. Tout d'abord, Lavour ne constitue pas un point d'appui suffisant pour servir de relais entre Carcassonne et Toulouse. Ensuite, positionner notre armée devant la capitale de l'Occitanie, afin d'y maintenir un siège, nous obligerait à étirer dangereusement nos lignes de ravitaillement. Pour finir, nous laisserions sur nos arrières plusieurs forteresses sous contrôle de vassaux du comte Raymond VI, qui pourraient, avec l'aide de ce félon de Ramon de Foix, nous prendre en tenaille.

- Je vois ! Comment messire de Montfort envisage-t-il la suite des opérations ?

- Il ne souhaite pas perdre trop de temps dans des affrontements qui risquent d'user notre armée, endommager partiellement des forteresses qui pourraient nous être fort utiles et surtout, retarder la prise de Toulouse. Il envisage donc de négocier avec les seigneurs locaux, de manière à leur faire accepter une reddition honorable.

- Voilà qui est sage, je vais donc gagner Toulouse et voir comment je peux une nouvelle fois être utile à notre cause.

- Pas tout de suite, mon fils, car j'ai une mission un peu délicate à vous confier. Avez-vous déjà entendu parler du comte Baudouin ?

- Non, Monseigneur.

- Eh bien ! En 1154, Raymond V, le père de l'actuel comte de Toulouse épousa la princesse Constance, la sœur du roi de France Louis VII. De cette union naquirent quatre enfants dont notre ennemi, Raymond VI et son frère cadet, Baudouin. Après la séparation du couple en 1166, Constance, alors enceinte de ce dernier, se retira à la cour du roi de France où l'enfant reçut une éducation très chrétienne. Mais, à la mort de son père et tel qu'était son droit légitime, Baudouin revint en Occitanie afin d'y réclamer sa part d'héritage. Comme on pouvait s'y attendre, le tout nouveau comte se montra peu enclin à partager son immense territoire et commença par traiter son frère d'imposteur. Baudouin, après être retourné à Paris afin de recueillir les attestations nécessaires prouvant son identité, revint à la charge, ce qui contraignit Raymond à lui céder, de mauvaise grâce, quelques terres et édifices sans valeur. Autrement dit, même si Baudouin a fait montre depuis de loyauté envers son aîné, il existe un passif entre les deux hommes qu'il me paraît opportun d'exploiter.

- Je suppose, mais dans ce cas, pourquoi ne pas laisser messire de Montfort rencontrer Baudouin et négocier avec lui ? Après tout, il est le nouveau vicomte de Carcassonne et le chef militaire de cette croisade.

- C'est exact, mon fils, mais Baudouin a été éduqué comme un chevalier capétien et il n'est donc pas le genre d'homme à se rendre sans combattre, même s'il désapprouve le soutien de son aîné à la cause cathare. Raymond VI le sait très bien, et c'est sans doute la raison pour laquelle, il a envoyé son jeune frère assurer la défense de la citadelle de Montferrand, avec pour directive de tenir la position le plus longtemps possible. J'imagine que de la sorte, il espère faire d'une pierre deux coups. Tout d'abord, en retardant notre

armée, ce qui lui laissera le temps de parfaire la défense de sa capitale. Et ensuite de se débarrasser d'une manière ou d'une autre de l'encombrant Baudouin. En ce qui concerne messire de Montfort, vous savez comme moi qu'il est parfois imprévisible. Il peut se montrer un fin négociateur, tout comme il peut, sous le coup de la colère, faire preuve d'une brutalité inutile comme il l'a fait aujourd'hui avec dame Guiraude, ou les chevaliers qui accompagnaient Aimery de Montréal.

- Je suis bien placé pour le savoir, Monseigneur. Qu'attendez-vous de moi, au juste.

- Que vous vous montriez aussi subtil que vous l'avez été avec le défunt vicomte Trencavel. Dans un premier temps, il vous faudra pénétrer dans Montferrand et gagner la confiance de Baudouin. Ensuite, le convaincre d'abandonner la lutte au côté des hérétiques et de rallier la cause de l'Église.

- Vous m'avez dit que malgré leurs divergences, il s'était toujours montré loyal vis-à-vis de son frère. Pourquoi le trahirait-il maintenant ?

- Cela, mon cher fils, il vous appartiendra de le découvrir. Je vais cependant vous livrer quelques éléments qui pourraient vous aider dans l'accomplissement de votre nouvelle mission. Vous savez sans doute que Raymond VI a de nouveau été excommunié par le Saint-Père, ce qui met à mal son autorité vis-à-vis des bons chrétiens dans sa propre capitale. De plus, l'un de mes adjoints, le frère Albéric, a réalisé un travail remarquable, afin de ramener dans le giron de Rome, tous les Toulousains choqués par le laxisme dont fait preuve le comte à l'égard des Cathares. Beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, font partie de cette confrérie blanche qui est venue soutenir notre lutte contre les hérétiques de Lavour. Maintenant que la victoire nous est acquise, ces

gens vont rejoindre Toulouse et si nous savons habilement les manœuvrer, je suis convaincu qu'ils prendront fait et cause pour nous. À vous donc, mon fils, de jouer sur ces deux leviers et amener Baudouin à combattre à nos côtés.

- Je ferai de mon mieux, Monseigneur. Cependant, il y a un problème délicat qu'il nous faut régler dès à présent. Montferrand est avant tout un poste militaire et il ne sera pas facile d'y pénétrer sous un prétexte ou un déguisement quelconque.

- En effet ! Et que suggérez-vous, mon fils ?

- Que va-t-il advenir du sénéchal de Toulouse et de ses soldats que messire de Montfort a capturé à Lavaur.

- Eh bien ! Ces hommes n'ont fait qu'exécuter les ordres du comte Raymond VI. En conséquence, et en application du code de la chevalerie, ils seront ramenés à Carcassonne et traités comme des prisonniers de guerre.

- Je pense que Baudouin doit connaître le sénéchal, messire de Ricaud. En revanche, il n'a pas dû prêter attention à ses capitaines et encore moins à ses sergents d'armes. Vous serait-il possible de faire libérer l'un d'entre eux, sans que messire de Montfort le sache, et le charger d'une mission quelconque auprès de Baudouin ?

- Je demeure le chef spirituel de cette croisade. Partant, je peux prendre les dispositions qui me semblent nécessaires sans en référer à qui que ce soit. Alors oui, je vais libérer un de ces capitaines et lui remettre une lettre frappée de mon sceau avec une proposition de reddition honorable pour le comte Baudouin et l'ensemble de ses hommes.

- Cela sera parfait, Monseigneur, je me charge du reste.

- Une dernière chose, mon fils. Lorsque vous aurez achevé votre mission à Montferrand, je pense qu'il serait judicieux que vous gagniez Toulouse au plus vite. Votre présence à

l'intérieur de la ville ennemie nous sera probablement fort utile.

- Si Dieu me prête vie, nous nous reverrons donc dans la capitale de l'Occitanie. À très bientôt, Monseigneur.